

L'humour comme distance dans l'espace interculturel

Azouz BEGAG *

L'humour et l'autodérision marquent désormais le style des jeunes issus de l'immigration. En cela, l'humour se révèle un "puissant diluant" de l'immigration dans le *mainstream* de la société. Effet d'un "télescopage interculturel" maîtrisé, il déplace les frontières, dédramatise les préjugés et crée ainsi un "espace commun d'identification".

Bien que l'idée soit séduisante, on ne peut pas prétendre que depuis une vingtaine d'années, en littérature, au théâtre, au cinéma... l'autodérision et l'humour se soient substitués à la contestation et au misérabilisme dans les questions relatives à l'immigration. En effet, les thèmes de la peur, de l'inquiétante étrangeté, de l'insécurité, de la violence, de l'invasion, de l'altérité sont toujours récurrents à l'ensemble de ces questions mettant en scène les Autres avec leurs différences. Mais cela ne doit pas nous empêcher de constater, il est vrai, que depuis une quinzaine d'années, chez les jeunes des quartiers, l'humour et l'autodérision sont devenus des traits marquants et que les classiques rhétoriques du déchirement entre deux cultures, deux pays, qui alimentaient «gravement» les histoires de familles immigrées jusqu'aux années quatre-vingt ne font plus école. Elles ont fait place à un traitement plus «léger», plus distancié, moins passionnel. Ce changement de ton — mieux vaut en rire qu'en pleurer ! — a de multiples raisons et implications que je vais tenter d'esquisser dans cet article.

Besoin d'humour

Plusieurs raisons participent à expliquer pourquoi l'humour s'est fait une place dans les regards sur l'immigration en France. D'abord la redondance et l'épuisement des problématiques de l'exil et de la migration dans les années soixante-dix, déclinées essentiellement comme des «problèmes» pour les migrants et la société d'accueil, souvent dans un sens tragique, et analysées au seul prisme de l'économie. La figure du migrant analphabète, arraché de sa terre natale par les besoins industriels du capitalisme occidental, meurtri dans la solitude des foyers d'accueil ou relégué avec femme et enfants dans les bidonvilles, ne

* *Ecrivain, Chercheur au CNRS, Laboratoire Espace et Culture, Institut de Géographie, Université Paris 4 - Sorbonne.*

pouvait alors pas prêter à un traitement humoristique. Ensuite, cette évolution montre un effet de génération qui a participé à changer le regard indigène sur l'immigré : en effet, du thème des vieux pères *immigrés* exploités dans le secteur économique il y a trente ans, on a glissé vers celui des *jeunes Français* d'origine immigrée «travaillant» de l'intérieur l'intimité sociale de la nation d'accueil, et qui jouent de leur double appartenance pour produire du «télescopage humoristique».

Enfin, l'humour — incarné par exemple par les comédiens d'origine maghrébine tels Smaïn, Fellag, Djamel ou Gad El Maleh... — marque autant les regards croisés parce qu'il est véhiculé par la toute puissance de la télévision... ou du cinéma, en bref des images dont on sait le rôle dans l'élaboration des représentations de l'Autre.

En somme, la production d'humour peut être considérée comme la forme ultime de ce qu'on appelle aujourd'hui avec beaucoup de réserve — tant il est devenu obsolète — l'intégration (1). Avec le sport et en particulier la figure mythique du footballeur Zinedine Zidane, l'humour est aujourd'hui un puissant *diluant* de l'immigration dans ce que les anglosaxons appellent 'le mainstream' de la société, c'est-à-dire le courant général. Tout en riant, des interactions se produisent entre les «eux» et les «nous». On se rend compte qu'«ils» vivent les mêmes problèmes que «nous», qu'ils rient des mêmes choses, qu'ils souffrent des mêmes maux..., en somme qu'«ils» sont donc comme «nous» ! Le lointain devient soudain le proche, l'étranger l'intime.

Si j'ai employé l'image de «diluant» s'agissant de l'humour, c'est parce qu'il me paraît important d'y voir un liant social efficace. Les questions relevant de l'immigration, des étrangers, des Autres... étant génératrices de sentiment d'insécurité et d'une distance entre «nous» et les «autres», l'humour, dès lors qu'il emporte l'adhésion du public dans sa diversité, s'offre comme un espace de respiration, de légèreté, de sécurité, bref de rencontre. Il réduit dès lors l'écart entre les identités... ou bien, dit autrement, il crée un espace commun d'identification.

Cette réduction n'est possible que parce que le maniement de l'humour requiert de celui qui l'exerce une bonne connaissance des us et coutumes locaux et une bonne maîtrise de la langue française. Venant

d'immigrés ou de leurs enfants, cette maîtrise, lorsqu'elle est bien mise en scène, est susceptible de surprendre l'indigène et de provoquer son rire, dans la mesure où il requiert de l'humoriste d'être pertinent dans les deux registres culturels sur lequel il s'appuie. On pourrait citer de nombreux exemples tirés du mariage de la langue des banlieues et la langue française classique. Dans les romans littéraires, les auteurs Beurs qui jouent de l'humour démontrent qu'ils n'ont pas de complexe face aux genres établis, leurs styles sont volontairement libérés des contraintes du dictionnaire de la langue française (2). De ce point de vue-là, donc, l'autonomisation qu'apporte l'humour témoigne d'une bonne intégration des populations les unes aux autres, vue non pas comme un mouvement unilatéral (les étrangers doivent s'intégrer «chez nous» !), mais comme un véritable échange.

L'humour comme catharsis

Par ailleurs, le télescopage interculturel que provoque et qui nourrit l'humour produit une atmosphère sécurisante pour les deux parties en présence. Quand il déclenche le rire, l'humour va chercher au plus profond de l'être une réaction spontanée, de confiance, infantile, innocente, et par conséquent rend le rieur vulnérable. Car rire des agissements de l'autre, c'est déjà l'accepter en son sein, lui donner une place en soi-même, l'accueillir. C'est aussi lui reconnaître sa faculté d'aller réveiller l'Autre qui est en soi (3). Rire avec quelqu'un c'est donc prêter le flanc à une rencontre, créer un espace-temps commun dans lequel on va se libérer — certes, seulement pendant un temps — de tous les préjugés dont on a affublé l'autre, le différent. C'est une libération reconfortante dans la mesure où au moment où l'Autre se met en scène de manière humoristique, se donne à voir pour en rire, il se met en danger (proche du ridicule) et inoffensif. L'humour peut ainsi contribuer à atténuer la peur de l'Autre, le sentiment d'insécurité. Il dédramatise les situations en les mettant à jour, dans tous les sens du terme. En guise d'illustration, je pense à un sketch du comédien Smaïn dans lequel il s'adresse à la salle en demandant aux Français dans la salle de lever la main pour les identifier, après quoi, il suggère aux Arabes qui sont à leurs côtés de fouiller les poches de leurs voisins pour dérober leur porte-feuille... Outre le fait que l'humour est une grande prise de risque parce qu'il opère souvent sur le fil du rasoir, aux limites de l'affront puisqu'il caricature à outrance les préjugés contre un groupe — ici les Arabes voleurs — et les simplifications

— les lignes frontières entre Français et Arabes sont supposées clairement identifiées (4) — il est intéressant de montrer qu'ici le public des «Français» apprécie de jouer le jeu et se laisser conduire par le chef d'orchestre au risque d'être ridiculisé (comment ? Il y a des Arabes à vos côtés et vous allez accepter de lever les bras au risque de vous faire voler ?). L'exercice de groupe permet de voir que lorsqu'on met en scène de manière collective un phénomène social (ici le sentiment d'insécurité que chacun vit intérieurement et douloureusement), on peut contribuer à désamorcer le caractère dramatique d'une situation et «en rire ensemble». Là encore, il faut bien noter que c'est le rôle du meneur de jeu — l'humoriste — que de bien connaître les représentations accolées à chacun des groupes en présence dans la salle et de les caricaturer pour mieux en jouer. L'humour, ici, est une catharsis. Une hypnose collective. Le public n'acceptera de se laisser manipuler par les clichés et les simplifications du meneur qu'à la condition d'avoir une pleine confiance en lui.

L'humour comme déplacement de frontières

Univers sécurisant et de confiance, l'humour est l'occasion des transgressions et il est aussi intéressant de l'observer sous cet angle. L'humoriste peut aussi provoquer le rire en usurpant — n'ayez pas peur, c'est juste pour rire ! — un rôle qui n'est pas censé être le sien. Il joue, se joue, déjoue les distances établies, les assignations sociales et résidentielles. Le comédien Smaïn joue Les fourberies de Scapin, vise pas moins que l'élection présidentielle (Un Beur président !), Djamel Deboze s'habille des costumes d'Asterix... le Gaulois !, alors qu'au cinéma ou à la télévision, les rôles d'acteurs réservés aux Beurs sont encore trop souvent confinés aux clichés sociaux dont ils étaient censés être les porteurs (5). Sur le registre du déplacement des rôles, on aura noté dans le célèbre film *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* le rôle de Français, affublé d'un prénom français, qui a été attribué au comédien Djamel Deboze dont on sait qu'il est l'incarnation de l'archétype du jeune des quartiers d'origine maghrébine. Sur ce registre, on peut imaginer l'effet comique que produirait une manifestation de personnes de couleur, des Noirs ou des Maghrébins, en Bretagne par exemple, réclamant à force de cris et de slogans revendicateurs La France aux Français ! On peut se demander pourquoi ces Antillais... bien Français prêteraient-ils à rire dans une circonstance pareille ?

Sécurisant, réconfortant, socialisant, l'humour, par sa capacité à se jouer des distances, peut aussi être vu comme un vecteur d'ouverture, de relativisation et donc de tolérance. On dit souvent de quelqu'un qui n'a pas le sens de l'humour qu'il est «coincé», autrement dit qu'il s'interdit volontairement toute forme de translation de son point de vue. Or, il est important de relever que l'absence d'humour peut aussi être le reflet d'une pauvreté sociale qui interdit à l'individu de s'imaginer à distance de son environnement social. A titre d'exemple, il y a quelques années, lors d'une intervention dans un stage de formation de jeunes âgés de moins de vingt ans, je parlais des grandes inventions de l'histoire des hommes... lorsqu'un élève leva le doigt pour poser une question. Je lui donnai la parole et il affirma sur un ton académique qu'il connaissait le nom de l'homme qui avait inventé le fil à couper le beurre. Immédiatement, je cherchai dans son regard le signe d'une plaisanterie qu'il avait préparée dans son coin, mais son visage sérieux n'indiquait aucun signe d'humour. Sur quoi, j'enchaînai et lui dis : le fil à couper du Beur ? Ah, je sais : c'est Le Pen ! Il me regarda d'un air détaché et me répondit froidement que ce n'était pas ce nom-là et m'en cita un autre... Je fus extrêmement surpris de sa réaction. Tout à coup, je me retrouvais en effet dans une situation où je devais expliquer à ce jeune homme que je venais de faire de l'humour, que j'avais assimilé le beurre aux Beurs... que Le Pen étant l'ennemi des Beurs, etc... et plus j'expliquais et plus je sentais l'abîme d'incompréhension qui me séparait de ce stagiaire. Il n'avait en fait pas les moyens de lire au deuxième degré la plaisanterie que je venais de faire. Et je me rendis compte sur le coup qu'un jeu de mots, qui consiste à modifier l'ordre des choses, pouvait parfois apparaître comme une équation mathématique du premier ou du second degré, c'est-à-dire une forme abstraite d'organisation de la pensée ! On rencontre souvent dans la vie quotidienne, des personnes qui ont des prédispositions fascinantes à raconter des blagues, en toutes occasions, et d'autres... qui en sont totalement dépourvues, parce que leur structuration psychologique est hermétique à ce genre de jeu.

Dans la mesure où il force les uns à porter un nouveau regard sur les Autres, à lire les rapports sociaux à différents degrés, l'humour est source d'enrichissement social. Il est un outil de complexification des regards interculturels, et par conséquent du regard porté sur soi-même. Par le grossissement caricatural, par les multiples télescopes qu'il

fabrique et dont il s'amuse, l'humoriste décortique et dédramatise les préjugés. S'il se montre assez fin psychologue pour ne pas stigmatiser dans ses mises en scène un groupe au profit d'un autre, il créera alors un espace où son humour touchera «chacun d'entre nous», c'est-à-dire les pulsions, les angoisses, les peurs, les préjugés... que chacun porte en soi.

A regarder de près, l'humour a quelque chose de familier avec les notions de citoyenneté et de République devenues courantes dans l'action politique en direction des jeunes de banlieues. C'est un fait «populaire»(6), au sens démocratique du terme, partagé par le plus grand nombre. On peut imaginer l'utiliser comme un «service public» pour créer dans les sociétés multiculturelles des occasions de partage, de rencontre et de tolérance et, en fin de compte, contredire l'adage de Paul Valéry selon lequel l'humour serait la politesse du désespoir. On considèrera ici qu'il est plutôt l'insolence de tous les espoirs.



(1) On peut remarquer qu'il a été remplacé par le mot «citoyenneté» plus rassembleur et républicain.

(2) Hargreaves G. Alec, *Immigration and identity in beur fiction. Voices from the North African community in France*, Berg, Oxford, 1997.

(3) Kristeva Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Fayard, 1989.

(4) Alors qu'on peut être Français et Arabes... les deux critères ne sont pas antagonistes.

(5) Bien qu'il faille noter un changement depuis ces dernières années... les rôles offerts aux Beurs étant de plus en plus diversifiés...

(6) On se souvient du succès populaire du chef du parti communiste français des années quatre-vingt, Georges Marchais, qui avait habilement su jouer de l'humour pour séduire les Français.

(...)

«Azouz ! Vous savez comment on dit «le Maroc» en arabe ? me demande tout à coup monsieur Loubon alors qu'il était en train d'écrire au tableau des phrases de style conjuguées au subjonctif.

La question ne me surprend pas. Depuis maintenant de longs mois, le prof a pris l'habitude de me faire parler en classe, de moi, de ma famille, de cette Algérie que je ne connais pas mais que je découvre de jour en jour avec lui.

A la maison, l'arabe que nous parlons ferait certainement rougir de colère un habitant de La Mecque.

Savez-vous comment on dit les allumettes chez nous, par exemple ? Li zalimite. C'est simple et tout le monde comprend. Et une automobile ? La taumobile. Et un chiffon ? Le chiffoun.

Vous voyez, c'est un dialecte particulier qu'on peut assimiler aisément lorsque l'oreille est suffisamment entraînée. Le Maroc ? Mes parents ont toujours dit el-Marroc, en accentuant le o. Alors je répond à M. Loubon :

— Le Maroc, m'sieur, ça se dit el-Marroc!

(...)

Extrait de : «Le Gone du Chaâba», de Azouz Begag, Ed. Seuil, 1986.